

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 4

Artikel: Comment je rédigeais un journal d'agriculture : (imité de l'anglais de Marc Twain) : [1ère partie]
Autor: C.P.-V. / Twain, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'avai du itre tenu pè lè tsin, por cèin que sè z'hàillon ètant dèvoudrà à tsavon et plliein de pacot. Son bounet l'avai pe rein que d'on côté iô'pouâve sè mettre avau lè z'orolhie. Et l'ètai coffo, coffo'et pouâi : dèvessâi pas s'ître lavâ du dèvant la guerra. Et pu lo principau affère que faut pas àobliâ, l'è que lo nâ lâi colâve bliiane et que l'ètai tot moquâo, po dèvesâ français.

La dama lo guegne on bocon, fâ la mena, quemet se cheintâi mau et quand l'è que lo vâi avoué lè tsandâile dèso lo nâ, lâi dit dinse :

— As-tu un mouchoir ? mon petit.

Lo mousse vouâite assebin la dama ein sè maufieint de li, tré son motchâo de catsetta, asse nâi qu'onna panâire à fèmé, lo remet dein son autra fatta, de l'autro côté de la dama, et lâi repond ein niflieint :

— Ôi, mâ ma mère m'a dèfeindu de lo pritâ !

MARC A LOUIS.

Et moi, donc ! — Deux employés de bureau se prennent de langue.

— Tu es le plus parfait imbécile de la création ! dit l'un.

— Je ne connais pas d'être plus idiot que toi ! réplique l'autre.

Entendant la querelle, le patron entr'ouvre la porte de son bureau :

— Pardon, messieurs, vous oubliez que je suis là !

LE « CONTEUR » DES DAMES

Certificat de beauté.

IL paraît que dans l'esthétique féminine le nombre 4 a une importance extrême.

Un dicton arabe, en effet, veut que pour qu'une femme soit belle, elle ait quatre choses noires : les cheveux, les sourcils, les cils et les prunelles ; 4 blanches : la peau, le blanc des yeux, les dents, les mains ; 4 rouges : la langue, les lèvres, les gencives et les joues ; 4 longues : le dos, les bras, les doigts, les jambes ; 4 rondes : la tête, le cou, le coude, le poignet ; 4 larges : le front, la poitrine, les yeux, les hanches ; 4 minces : le nez, les lèvres, les sourcils, les doigts.

Le langage des gants.

Dans la société anglaise, on use du langage des gants, entre amoureux, afin de dépister les indiscrétions.

Un *oui* s'exprime en laissant tomber un de ses gants.

On les roule dans sa main droite pour dire *non*.

Si l'on veut faire entendre qu'on est indifférent, on dégante à demi la main gauche.

Pour indiquer que l'on désire être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

« Je ne vous aime plus du tout » se prononce en se donnant de petits coups sous le menton.

Pour « je vous hais », on retourne ses gants envers.

« Je souhaiterais d'être près de vous » se dit en lissant gentiment ses gants.

Pour demander si l'on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert.

Si l'on veut faire ce charmant aveu : « Je vous aime », on laisse tomber les deux gants à la fois.

Pour mettre en garde : « Soyez attentifs, on nous observe », on tourne ses gants autour de ses doigts.

Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main ; furieuse, on les éloigne, etc., etc.

On assure que le langage des gants a été inventé par une jeune et ravissanteoureuse qui l'a généreusement enseigné à toutes ses amies.

NOCTURNE

« Oui, vers minuit, sous mon balcon

Ayez soin de prendre une échelle. »

Tel fut le billet qu'un Gascon

Reçut un beau jour de sa belle.

A l'heure dite, au pied du mur,

Il ne manque pas de se rendre.

Mais, hélas ! on le fait attendre.

Attendre, en hiver, c'est bien dur !

Il grelotte ; il perd patience...

Un certain bruit, un contrevent

Ranime sa douce espérance.

Transporté d'amour, il s'éclaire,

Sur la corniche, il est en un moment.

Jugez de sa surprise extrême !

Ce n'est point la beauté qu'il aime !

C'est un vilain homme, un mari !

[amène ;

« Je vous y prends, monsieur, quel sujet vous

Parlez, que faites-vous ici ?

— Ce que je fais ?... Sandis ! je me promène.

La portion congrue. — Tout renchérit ; chacun est obligé de se restreindre dans ses dépenses. On simplifie les menus.

— J'ai dû réduire mes dépenses, disait l'autre jour une dame. Ainsi, nous prenions le café tous les jours avec mon mari, mais j'ai été forcée de lui supprimer le sien.

COMMENT JE RÉDIGEAI UN

JOURNAL D'AGRICULTURE

(Imité de l'anglais de Marc Twain.)

I

J'ÉTAIS sans le sou, position sociale qui, pour ne pas être rarissime au XIX^e siècle n'en a pas moins de nombreux désagréments. Or, un vieux ami, directeur-rédacteur, en chef du *Nouvelliste agricole*, fatigué sans doute des mercuriales hebdomadaires et des pronostics météorologiques, m'offrit de le remplacer pendant quelques semaines. Il voulait suivre le conseil donné par lui aux vaches de ses abonnés : se mettre au vert et à l'air pur.

Vous voyez si j'acceptai. Quoique je n'eusse de ma vie lu œuvre quelconque d'agriculture et que mes connaissances en cet art pussent être comparées au bagage littéraire d'un Hot-tentot, je ne doutai pas une minute de mes capacités spéciales au sujet des engrais économiques et du phyloxera vastatrix.

Aussi, mon premier numéro paru, ce ne fut pas sans une émotion quasi glorieuse que je sortis du bureau de rédaction.

Un groupe d'hommes et d'enfants s'était formé dans la rue, devant la maison et, lorsque j'ouvris la porte, ces hommes et ces enfants me firent place respectueusement.

— C'est lui ! le voilà ! dit l'un deux.

Ils me dévisagèrent sans insolence, mais avec une si persistante curiosité que j'en fus presque confus.

Je saluai.

Ces gens me répondirent poliment, même avec une sorte de crainte qui ne me déplut pas.

On ne pouvait douter : Tom Sheffield était un personnage. Dr Tom Sheffield c'est moi. Donc... etc.

Le lendemain, je trouvai au bas de l'escalier un groupe plus compact encore et j'entendis très distinctement une femme — maigre, sèche, jaune, longue — dire à sa voisine — grasse, bedonnante, rouge, courte :

— Magy, regardez un peu ses yeux.

Je fis comme si je n'avais ni vu ni entendu, mais ce commencement de popularité me réjouit si fort que je résolus d'en écrire aussitôt à ma tante Kate Sanderson. Rapidement je montai le petit escalier et en m'approchant de la porte j'entendis des éclats de voix et des rires. Surpris, j'ouvre brusquement et demeure abasourdi à la vue de deux jeunes gens — d'allure

campagnarde — qui, stupéfaits eux-mêmes par ma brusque apparition, sautent par la fenêtre et... courent encore.

Sans m'occuper davantage de ces étranges personnages, je me mis au travail, mais la plume n'avait pas grincé dix fois sur le papier, qu'un très vieux monsieur avec une très longue barbe blanche se présenta dans mon cabinet. Il n'avait pas l'air aimable, ce vieux monsieur, et lorsque, sur mon invitation, il s'assit, son visage s'éclaira à peine d'un sourire mi-bienveillant, mi-ironique, mi-pitoyable... Il se découvrit cependant, mit son chapeau sur la table et sortit de ce dernier un mouchoir en soie rouge et un numéro de journal — je reconnus immédiatement le *Nouvelliste agricole*.

Après s'être épongé le front, le vieux monsieur se moucha ; après s'être mouché, le vieux monsieur essuya ses lunettes ; après avoir essuyé ses lunettes, le vieux monsieur me regarda. Tout cela très silencieusement, avec un calme décevant. J'avoue que ces préparatifs ne laissaient pas de m'intimider un tantinet. Enfin, le vieux monsieur me demanda :

— C'est vous le nouveau rédacteur de ce journal ?

Je m'inclinai en signe d'affirmation, et souris en signe de contentement. Mon sourire ne le dérida pas.

— Avant de venir ici, continua le vieux monsieur, aviez-vous jamais rédigé un journal agricole ?

— Non, monsieur, jamais. C'est mon début.

— J'en étais sûr, monsieur. Mais, au moins, avez-vous quelque expérience pratique en agriculture ?

— Aucune, monsieur.

— C'est aussi ce que je pensais, dit le vieux monsieur en mettant ses lunettes et en me regardant par dessus les verres assez longuement.

— Je veux vous lire, continua-t-il, ce qui me l'a fait penser. C'est cet article de fond. Ecoutez et dites-moi ensuite si vous en êtes l'auteur. « On ne doit jamais cueillir les carottes, cela leur nuit. Il vaut mieux faire monter un petit garçon et secouer l'arbre. » Eh ! bien qu'est-ce que vous en dites ?

— Ce que j'en dis ? Mais qu'il y a là-dedans infiniment d'esprit. Je prétend qu'annuellement des millions et des millions de carottes périssent qui, si l'on avait fait monter un petit garçon pour secouer l'arbre...

— Secouez votre belle-mère ! Les arbres ne portent pas de carottes !

— Mais, monsieur, je n'ai jamais prétendu le contraire. J'ai parlé au figuré, uniquement au figuré et un quelconque habitude quel peu au style littéraire verra de suite que le garçon devait secouer la tige.

À ces mots le vieux monsieur se leva, déchira le journal en petits morceaux, frappa des pieds et me gratifia d'une série de qualificatifs plus originaux qu'élogieux. Enfin, après m'avoir affirmé péremptoirement que j'étais plus ignorant qu'une vache et moins spirituel qu'un coq d'Inde, il sortit en brisant d'un geste sardonique quelques bibelots posés sur une console. En un mot il manifesta tous les symptômes d'un mécontentement général, mais comme j'ignorais la cause de ce malaise, vous comprendrez l'impossibilité dans laquelle je me trouvais d'y porter remède.

Donc, très philosophiquement, je repris ma plume. Mais ma philosophie quiétude ne dura guère. On frappa à la porte et je vis bientôt entrer une longue créature, pâle, anguleuse, mal rasée.

Solennellement, et après m'avoir considéré d'un œil qui manquait de drôlerie, il tira de sa poche un exemplaire de notre journal et me dit :

— Tenez, voilà l'histoire. Lisez-moi cela ; c'est vous qui l'avez écrit... Vite. Vite. Mais lisez donc... lisez donc... Ne voyez-vous pas que je souffre...

Peu rassuré par les allures incohérentes de l'individu, j'obéis et, tout en lisant, je remarquai que sa figure, à chaque mot prononcé par moi, prenait une apparence de calme...

Voici d'ailleurs le très remarquable article cause de ce phénomène psychologique.
(Communiqué par C. P.-V.) (A suivre.)

Recette de saison.

Contre le rhume. — Par ces temps humides et froids, un journal indique ce remède contre le rhume, remède dont il garantit l'efficacité absolue :

Prenez :

Bonne eau-de-vie, trois cuillerées à bouche.

Sirop de capillaire, trois cuillerées à bouche.

Mélez et versez dessus une infusion chaude de fleurs de violettes, une grande tasse.

Boire le tout en une seule fois le soir, après s'être mis au lit, et reprendre la même potion deux ou trois soirs de suite.

Pour les jeunes personnes, pour celles dont la constitution est faible, on peut se contenter de deux cuillerées d'eau-de-vie.

Des effets de la neige.

Jusqu'ici, la neige ne nous a certes pas manqué depuis le commencement de l'hiver. Et tout nous autorise à présumer de nouvelles et abondantes chutes de neige. Car, il ne faudrait pas trop se fier à l'armistice dont nous jouissons.

On croit généralement que la neige produit d'autant meilleur effet qu'elle persiste plus longtemps, sans bien se rendre compte si elle cède directement au sol des principes fertilisants ou bien si elle empêche ceux-ci de s'évaporer. Or il est bien certain que l'air contient de l'ammoniaque en plus ou moins grande quantité, que les nuages de neige ramassent cet ammoniac de l'air, que la neige en tombant l'entraîne vers la terre et le lui apporte en fondant. Plus la neige fond lentement plus le sol peut absorber d'ammoniaque. Au contraire, par une fonte rapide entremêlée d'averses de pluie, une grande partie de cet ammoniac est entraînée par les eaux et ne profite pas au sol. Il est bon dès lors de tourner ses champs, et ses jardins en automne, de laisser les glèbes intactes sans les délaier de façon que le terrain soit bien raboteux. Les eaux de dégel s'écoulent alors beaucoup moins facilement, pénètrent plus profondément dans le sol et y apportent une notable quantité de substances fertilisantes.

La neige emmagasine non seulement l'ammoniac, mais l'acide carbonique de l'air. On a calculé qu'un demi kilo de neige contient plus de 11 centimètres cubes d'acide carbonique. Une neige bien floconneuse contient de grandes quantités d'air, cela peut aller jusqu'à $\frac{19}{20}$ de son volume qui se trouve ainsi immobilisés. Quant à l'acide carbonique de cet air, il contribue à la décomposition des matières minérales et de la majeure partie des roches qui en se désagrégeant sous l'action de l'acide carbonique forment la terre végétale et alimentent les plantes. Les hivers abondants en neige sont à ce point de vue fort avantageux aux végétaux et aux animaux qui s'en nourrissent.

'Na roille.

On dzo que piovevssai à la roille, lo pionnié de Bétusy reincontre la villie Pernette que revegnai dâo martzi et s'einmodâvê contre Bîman.

— Adi la piodze, mère-gran ! E-t-e lo bon Dieu ãobin lo diablo que fâ la bûia ?

— Laisse pî fère ci qu'eimantche lè cerise, pionnié. L'è on tein dépurein, va, ma lè zetzergo n'an omeinte pa fautâ dè se cratchî su lè man po montâ amon lè passî !

DJAN DAI PIVÉ.

Le „Père la Victoire” en Suisse.

Voici une anecdote peu connue sur le grand Carnot, le Conventionnel, « l'organisateur de la victoire ».

Le bailli bernois Victor de Bonstetten donnait en septembre 1797, au château de Nyon (Vaud), un grand bal où étaient conviés de nombreux émigrés et la société habituelle de Mme de Staël.

La fête battait son plein, lorsqu'on vit apparaître tout à coup à une des portes des salons éblouissants de lumière, un homme hâve, déguenillé, à la barbe longue, paraissant exténué de fatigue. Ses haillons souillés dégouttaient d'eau et ses chaussures éculées, invraisemblables, laissaient des traces boueuses sur le parquet.

Il fit quelques pas dans le salon. Au grand émoi des dames, et le chapeau à la main, s'adressant au bailli, qui donnait déjà des ordres d'expulsion aux domestiques : « Monsieur, je meurs de faim... Je viens vous demander asile... *Je suis Carnot !* »

A ce nom fameux dans les fastes de la Convention nationale, et qui sonnait comme une fanfare de victoire, les danses cessèrent, l'orchestre fit silence et tous les invités se pressèrent à l'envi autour du proscrit du dix-huit fructidor.

Le bailli de Bonstetten le mena dans son appartement, lui fit servir une collation, et le lendemain, Carnot, équipé à neuf, muni d'un passeport signé de Leurs Excellences de Berne, put continuer sa triste odyssée.

On raconte que, quelques années après, devenu ministre de la guerre sous le premier consul, Carnot n'oublia pas son bienfaiteur, proscrit à son tour à la suite des troubles de Berne.

Il fit venir l'aimable bailli à Paris, le présenta à Bonaparte et lui prouva toute sa reconnaissance par d'ingénieux et délicats procédés.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

1 LES CHALETS DE LA ROSELINAZ

4

Le mourant se recueillit comme pour puiser de nouvelles forces, puis il essaya de mouvoir sa main droite et de la tendre à Charles. Celui-ci saisit cette main où avait déjà passé le froid de la mort, et l'inonda de baisers et de larmes.

Du regard et de la tête, Pierre fit signe à Marie qui, debout près du lit, pleurait silencieuse. Elle s'avança et se mit à genoux à côté de Charles. Un éclair de joie brilla encore dans les yeux du vieillard lorsque ces deux jeunes visages, ainsi rapprochés l'un de l'autre, se penchèrent vers lui. Il fit un effort pour tendre la main à Jean-Toine, mais son bras retomba inerte sur le lit et, dans ses yeux, brilla la dernière étincelle de vie.

Jean-Toine resta un instant les yeux fixés sur cette belle figure dont les traits se décomposaient rapidement. Puis, se détournant, il dit : « Maintenant, tout est fini ; au revoir, cher ami ; que Dieu reçoive ton âme ! »

Les jours s'écoulèrent bien tristes à la Roselinaz ; d'autant plus qu'ils n'apportèrent pas le calme, le silence qui règne ordinairement dans la maison d'un mort, et que chacun désire, afin de se recueillir, et de laisser s'apaiser les poignantes émotions que donne toujours le spectacle d'un départ pour l'autre monde. Pour conduire Pierre dans sa dernière demeure, il fallut établir dès la Roselinaz, à Morcles un chemin plus large et plus commode que le sentier tracé dans la neige les jours auparavant. Les gens de Morcles se prêtèrent généreusement à ce travail, mais il en résulta un va-et-vient perpétuel dans le chalet.

Chacun entraînait en apparence, pour offrir ses consolations à Charles, en réalité poussé par cet

¹ Cette jolie nouvelle, qui a pour théâtre l'un des sites les plus agréables de nos Alpes vaudoises, a été publiée en 1874, par la *Feuille d'Aïcs de Lausanne*. Son directeur a bien voulu nous accorder l'autorisation de la reproduire. Elle n'est pas signée.

instinct de curiosité plus ou moins indiscret inhérent à la nature humaine ; on savait d'ailleurs que, vu la circonstance, la table était mise pour tous, et on en profitait. Ajoutons pourtant que Charles reçut la visite de plusieurs parents ou amis de son père, que la mort de celui-ci avait douloureusement affectés et qui avaient voulu venir témoigner au fils leurs sentiments de sympathie et de commisération.

Le calme ne se retrouva que lorsque la dépouille du vieux Pierre eut été déposée au cimetière de Lavey. Charles eût sans doute éprouvé l'impression d'un grand vide, d'une désolante solitude, si dès le premier jour de nombreuses occupations n'avaient réclamé ses soins. Depuis longtemps il n'était pas satisfait de la manière dont les choses marchaient à la Roselinaz, et il était bien résolu à y apporter de grands changements. Les connaissances acquises pendant son séjour à la plaine devaient, pensait-il, être mises en pratique.

La mère de Charles, originaire d'un village voisin de Bex, avait inculqué à son unique enfant des idées peu en harmonie avec le genre d'existence seul possible à la montagne, c'est-à-dire avec cette vie d'isolement, où chaque jour ressemble à tous ceux qui l'ont précédé. Aussi, de bonne heure, Charles manifesta le désir de descendre à la plaine. Un besoin irrésistible de s'instruire le tourmentait. A la Roselinaz, il n'y avait aucun moyen d'y donner satisfaction ; l'école de Morcles n'est tenue que pendant l'hiver, saison où il était rarement possible à Charles de tirer profit de l'enseignement du régent. Pierre se laissa facilement gagner. Peut-être sentait-il lui-même que les temps changent, que ce qui a convenu une fois ne peut durer toujours, et que dans le commerce de la vie, même quand il s'agit d'un simple habitant de la montagne, il est telle ou telle exigence des temps nouveaux, inconnue jadis, et à laquelle il faut bien savoir se soumettre.

Charles, en conséquence, fut mis en pension à Bex. Trois années s'écoulèrent. Alors, âgé de seize ans, il quitta l'école, mais sans pour cela avoir plus envie de rester chez son père, du moins d'une manière définitive, car dans les trois années, il était revenu plus d'une fois à la Roselinaz ; en particulier à la mort de sa mère. (A suivre.)

Eh bien, oui. — Désespéré d'avoir reçu un savon de son chef de bureau, un jeune facteur va se jeter au lac. On l'aperçoit et on le repêche à temps pour le ramener à la vie.

Un monsieur qui a assisté au sauvetage, s'étant enquis des faits, dit à son voisin, d'un air de circonstance :

— Ces facteurs, ça prend tout à la lettre.

En grève. — Un pasteur quêtait pour le fonds des incurables. Il se présente, sac à la main, chez un habitant de sa circonscription paroissiale et annonce l'objet de sa visite.

— Je regrette, Monsieur le pasteur, mais je ne puis rien vous donner.

— ... Alors !...

— Non, je suis gréviste.

Grand Théâtre. — Spectacles du samedi 27 au dimanche 4 février.

Samedi 27 février, à 8 h. 30 : *Servir*, 2 actes de H. Lavedan et *l'Anneau merveilleux*, 1 acte.

Dimanche 28, à 2 h. 15, matinée. En soirée à 8 h. précises : *Servir*, et *Les Ingénus*, 2 actes de Gerbodon.

Lundi 29, et mercredi 31, *soirées annuelles de Zofingue*.

Jeudi 1^{er} février, samedi 3, à 8 h. 30. Dimanche 4, en matinée, à 2 h. 14, en soirée, à 8 h. précises : *La Prise de Berg-op-Zoom*, 4 actes de Sacha Guitry.

Théâtre de la Comédie (Kursaal). — La direction du Théâtre de la Comédie annonce pour samedi 27 un spectacle particulièrement attrayant qui comprendra *Servir*, la superbe pièce de Lavedan et *Tartufo* avec le concours de M. Mondos, du Palais-Royal.

La location est ouverte à la papeterie de la Guerre, 1, place St-François.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.
Albert DUPUIS, successeur.